

TUNA KİREMITÇİ

UN ÉTÉ

ROMAN

**TRADUIT DU TURC
PAR FRANÇOIS SKVOR**

GALAADE ÉDITIONS

Pour Can...

*«The years shall run like rabbits,
For in my arms I hold
The Flower of the Ages,
And the first love of the world.»*

*But all the clocks in the city
Began to whirr and chime:
«O let not Time deceive you,
You cannot conquer Time.*

W.H. Auden

I

YAKUP

1

Si d'ici là ce n'était pas l'apocalypse qu'annonçaient quatre livres unanimes en des images grandioses, le mois prochain Yakup tournerait la page de sa vingt-cinquième année, et comme l'écrasante majorité de ses compatriotes, il n'avait jamais quitté son pays. Quand il entendit le pilote annoncer qu'ils survolaient désormais la Bulgarie (il avait une voix brumeuse, cet homme, nasillarde et troublante), il fut envahi d'un sentiment étrange dont l'intensité lui brûla l'estomac. Il appuya son front contre la vitre et tenta d'apercevoir, pour autant que le lui permettait la grande aile de l'Airbus, le sol bulgare, où les gens parlaient une autre langue et priaient un autre Dieu. Il n'y avait pas que la hauteur qui le gênait : le voile de la nuit, que tissaient des lueurs venues de l'ouest, ne lui laissait pas non plus voir autre chose que la pâleur de son propre reflet. À travers la vitre que l'obscurité avait étamée comme un miroir, Yakup sourit à l'étudiant qui le regardait attentivement, à

cet étudiant à lunettes, au nez pointu et aux cheveux noirs et bouclés dont quelques-uns avaient d'ores et déjà blanchi.

Pour des raisons que, je l'espère, on comprendra mieux un peu plus loin, il avait toujours fait, depuis l'enfance, des rêves en lien avec l'étranger. Il se retrouvait ailleurs, dans un autre pays, où les gens parlaient avec des mots lointains. Sur les larges trottoirs, il restait comme hypnotisé et regardait émerveillé les clochers et les passants aux cheveux blonds. Même s'il ne sut jamais quel était ce pays, il y avait quelque chose de germanique dans l'architecture. Une cathédrale gothique se dressait vers le ciel et un style Weimar habillait les larges avenues. Je savais comment sa mémoire avait stocké ces images-là : son oncle, qui vivait en Allemagne depuis trente ans, lui envoyait de jolies cartes postales.

Le plus étrange dans les rêves de Yakup, c'était qu'à chaque fois ils pussent le mystifier. Dès qu'il tombait sur ces clochers et ces maisons à fenestrons, il était persuadé de ne pas rêver ce coup-là, d'être enfin parvenu à quitter son pays. Ensuite, alors qu'ébloui et suffoquant d'allégresse, il allait par des rues étrangères, il se réveillait et se demandait comment il avait pu une énième fois se laisser abuser par le même rêve.

Pour parler de Yakup, je pourrais aussi bien commencer par sa chambre : c'était l'une des petites pièces donnant sur

la rue, dans un appartement qu'on chauffait au poêle, au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble d'Üsküdar. Les murs, généralement humides, en avaient perdu leur enduit. Le matin, la lumière du jour passait d'abord ici, s'arrachant aux deux étages des bâtisses en bois qui, comme dans une miniature persane, s'alignaient de l'autre côté de la rue, et elle remplissait la chambre avec cette odeur venue de la cuisine et qui, sans raison, vous froisse le cœur. Dans sa chambre, Yakup avait une petite bibliothèque et des atlas aux reliures abîmées. Sur sa table de travail se trouvait un globe enfoncé entre l'Algérie et les îles Falkland. Il avait toujours aimé le regarder, se rappeler les capitales et les tropiques.

Son père avait la soixantaine. C'était un homme très peu souriant et d'un silence assourdissant. À force d'attendre un patient qui ne viendrait jamais dans son petit cabinet s'ouvrant sur le jardin, il se mettait chaque jour un peu plus en froid avec un métier qui ne lui rapportait rien ; il vivait avec les rêves de voyages qu'il ne pouvait pas faire.

« J'ai dû négocier avec la vie, disait-il quand il avait le blues. Elle a tout fait pour que je sois ouvrier, comme mon père, mais moi, j'ai toujours voulu naviguer. Être un aventurier, un marin, quelqu'un qui n'aurait pas tenu en place... Mais au final, nous nous sommes entendus sur la médecine. Et comme ça, nous n'avons rien eu de ce que nous voulions

tous les deux. Mes années, je les ai données à cette profession étrange et sacrée, à ce métier qui n'a absolument rien à voir avec moi. Et de la sorte, nous sommes tous deux perdants, la vie et moi.»

C'était comme si une force mystérieuse avait interdit à la famille de sortir du pays. On ne parvenait jamais à réunir le temps, l'argent ou l'énergie nécessaires. Cela étant, une fois, la mère de Yakup avait été tout près de quitter la Turquie, elle qui certains week-ends aimait aller au cinéma avec ses amies de l'école d'infirmières (quelques années plus tôt, elle était devenue directrice des soins, mais comme on avait jugé ses qualités de cadre insuffisantes, elle avait dû céder sa place à une collègue plus jeune). Elle s'entendait bien avec Necla depuis l'école ; ensemble, elles avaient voulu voir le pays de Marcello Mastroianni dont elles adoraient les films. Leurs économies en poche, elles s'étaient ruées à l'ambassade italienne par une étouffante journée du mois d'août. Aussi forte qu'ait été leur envie de voir la fontaine de Trévi, elle n'avait pas suffi à éviter l'évanouissement de Necla durant les longues et éreintantes procédures d'obtention du visa. Et lorsque dans l'attitude des employés de l'ambassade qui en firent une affaire de sécurité elles perçurent un certain mépris, elles réalisèrent qu'en fin de compte elles ne tenaient pas tant que cela à voir le pays de ces gens élégants qui

regardaient de travers une infirmière à moitié dans les pommes.

« Ça n'a pas d'importance, avait dit la maman de Yakup en équeutant les haricots du repas du soir sur la table de la cuisine. Chez nous aussi, il y a plein d'endroits à voir. Et maintenant cet argent, j'ai dans l'idée de le garder pour les thermes de Kızılcahamam. D'ailleurs mon épaule me fait un peu plus mal chaque jour. »

La famille résonne encore d'une autre tentative, celle de Yusuf, de quatre ans le cadet de Yakup (c'était lui qui, en cachette, s'était servi du globe comme d'un ballon de basket et l'avait enfoncé). Des années auparavant, Cathy était venue à Istanbul et avait logé chez eux pour la fête des enfants; par la suite, elle avait continué de correspondre avec Yusuf. Et finalement, avec l'argent de poche mis de côté, Cathy était venue voir le jeune garçon avec lequel elle correspondait depuis quatre ans. Bon, elle avait pris entre-temps quelques taches de rousseur, quelques kilos aussi; mais cela n'avait pas suffi à éteindre l'amour que Yusuf avait secrètement nourri. C'était un oiseau merveilleux, Cathy; lorsqu'elle rentra chez elle après une semaine à visiter musées, mosquées et madrasa, à s'embrasser en secret sur les rives du Bosphore, Yusuf était désormais certain de ne pas vouloir rester une minute de plus en Turquie. Il se plia aux formalités de l'ambassade britannique, n'omit

pas le moindre petit sourire à ses austères employés, mais rien n'y fit, il ne put échapper à son destin : son père lui avoua d'une traite que se profilait l'un des soubresauts économiques qui frappaient le pays sporadiquement, et qu'il ne pourrait donc pas lui réserver l'argent promis. Par la suite, cette question de l'étranger vira au tabou pour la famille, on n'en parla plus. En eux parfois, les derniers feux de cette envie se ranimaient, puis comme les minarets de la mosquée Selimiye à proximité de la frontière grecque, ils s'effacèrent à l'horizon.

Pour toutes ces raisons, le fait qu'enfin Yakup allait franchir la frontière (comme on peut le deviner, les limites du pays s'étaient muées en autant de métaphores pour la famille) suscita de l'émulation à la maison, une poignante jubilation. Son père lui tapa sur l'épaule et lui dit qu'il serait le premier homme de leur lignée à voir l'océan. Lors des bulletins météo, sa mère se mit à monter le son de la télévision et à surveiller les températures qu'il faisait en Europe. Et même son frère, à qui il ne parlait plus depuis plusieurs semaines à cause du globe écrasé, lui fit une surprise en lui offrant un dictionnaire français-turc.

Yakup allait en France. En apparence, tout cela résultait de cette case « français » qu'il avait cochée dans la partie langue étrangère du formulaire du ciné-club de l'université.

L'ambassade de France avait envoyé un document à l'école, document qu'un chargé de cours bien intentionné avait pris au sérieux, avant de tomber, en fouillant dans les formulaires, sur un Yakup qui parlait français. Le jeune homme s'était étonné tout d'abord, puis il avait eu peur, lui qui n'attendait absolument rien de l'étranger. Il était sorti d'un lycée public où même le turc n'était pas correctement enseigné ; et il n'était pas non plus très sûr de ce français qu'il avait acquis dans un cours privé, abandonné en plein milieu, faute de pouvoir le payer. D'après ce qu'avait expliqué la secrétaire de l'ambassade – elle avait un petit nez – des étudiants de différents pays devaient se retrouver à Paris, et de là, partir pour La Rochelle, sur la côte atlantique. On attendait de Yakup qu'il prenne part à trois semaines d'un festival de cinéma et qu'il couche ses impressions sur le papier. C'est l'organisme versant la bourse qui prendrait tous les frais en charge, hormis le billet d'avion. Yakup avait d'ailleurs amassé un peu d'argent en travaillant l'été depuis quelques années ; cela pourrait peut-être servir à ses dépenses personnelles.

Il se rendit à la bibliothèque de l'université et trouva une carte de France. Il regarda longuement Paris tout d'abord, puis cette ville de La Rochelle qui semblait un petit point effacé sur le ruban côtier. Ce qu'il vit ne lui dit pas grand-chose.